

Florence Thimard



LA REINE

SOLEIL



EDITIONS
THIERRY
MAONIER

1
Le signe du cobra

Une brise fraîche montait du Nil. Le vent souleva les rideaux de lin et caressa la peau dorée d'lâhmès. La jeune femme frissonna et se redressa sur son lit. Entre les voiles flottants à la fenêtre, la lune jetait un éclat mouvant. Les canards peints sur les murs de la chambre semblèrent jaillir de bouquets de lotus.

lâhmès crut entendre un murmure. Le souffle du vent ? Une voix d'homme ? Son époux venait-il la retrouver ? Elle n'y croyait guère. Thoutmosis était le plus valeureux officier de l'armée d'Égypte et sa place était, jour et nuit, auprès de Pharaon. D'autant que ces dernières semaines, Thèbes bruissait des rumeurs les plus folles. On disait le pharaon Amenhotep prêt à repartir en guerre, à son âge !

lâhmès fut prise de vertige et s'allongea sur les coussins moelleux. La lourde senteur de la terre d'Égypte montait de la vallée. La crue du Nil retirait ses eaux et les champs se couvraient de pousses de blé d'un vert tendre, promesses de magnifiques récoltes. C'était la saison de la fertilité, le temps où les dieux bénissaient l'Égypte et répandaient sur elle les bienfaits de la vie.

Un parfum d'encens envahit la chambre. La respiration d'lâhmès s'accéléra et une chaleur inconnue inonda son corps. Était-elle la proie d'un enchantement ? D'un rêve étrange ? Une rafale fit tourbillonner les rideaux et soudain Thoutmosis fut debout devant elle. La jeune femme sursauta. Thoutmosis lui parut plus grand que d'habitude et son visage resplendissait d'une clarté surnaturelle.

– Mon... mon époux, bredouilla-t-elle. Je ne...

Il s'agenouilla et murmura à son oreille :

– Tu es belle, lâhmès, plus que toute autre en ce pays.

Au son de sa voix, à l'éclat de son regard, la jeune femme comprit : le dieu Amon avait revêtu les traits de son mari.

Amon la désirait. Il fit couler sa rosée dans sa chair. Puis, d'une voix qui résonna comme le tonnerre dans le ciel, il annonça :

– Hatchepsout, « La Première des nobles dames », sera le nom de l'enfant que j'ai placée dans ton sein. Elle gouvernera les Deux Terres et ma magie la protégera chaque jour.

Il y eut un éclair, un souffle torride et le Dieu disparut.

lâhmès s'assit en sursaut, le cœur battant à tout rompre. Elle avait dû crier car Sat-Ré se précipitait déjà à son chevet, une lampe à la main.

– Ma Dame, que se passe-t-il ? s'inquiéta la dame de compagnie. Par Isis, vous êtes trempée de sueur !

Hébétée, lâhmès battit des paupières. Son visage et son corps la brûlaient comme si elle avait dormi au soleil de midi.

– Le Dieu... Une petite fille... Une reine, balbutia-t-elle.

La lumière d'Amon dansait encore dans ses yeux, en mille étoiles scintillantes. Et sa voix... Elle gouvernera les Deux Terres...

Sat-Ré passa une main fraîche sur son front.

– Dame lâhmès, je vous en prie, étendez-vous. Vous souffrez de fièvre.

La suivante frappa dans ses mains.

– Faites venir le médecin ! Prévenez le général Thoutmosis ! Nébeta, apporte des linges et de l'eau de menthe ! Vite !

lâhmès referma les yeux. Elle sentit la main de Sat-Ré qui tapotait la sienne. La voix inquiète de la suivante l'exhortait à rester éveillée mais lâhmès se sentait aspirée par le monde des rêves. Sous ses yeux émerveillés, Khnoum, le dieu à tête de bélier, façonnait déjà le corps et l'esprit de son enfant dans la glaise. « Je te donne toute vie, toute force et toute joie auprès de moi », disait-il à la créature de terre en modelant son âme. Une fierté infinie dilatait le cœur d'lâhmès. Dans une dernière vision aveuglante, elle vit la tendre déesse Hathor aux cornes de vache nourrir la petite fille de son lait. L'esprit d'lâhmès s'envola de joie comme un faucon dans le ciel.

– Ainsi j'ai su que tu serais la plus merveilleuse des petites filles, bénie des dieux et promise

à une grande destinée, chuchota lâhmès à l'enfant pelotonnée sur ses genoux.

– Et aussi vous avez su mon nom, ajouta l'enfant.

– Oui, sourit sa mère. Hatchepsout, « La Première des nobles dames ». C'est le nom que tu as reçu d'Amon lorsque tu es née, il y a sept ans déjà.

La fillette leva les yeux vers le ciel pur. Malgré l'ombre des arbres, il faisait chaud au jardin. Toutefois, l'air était à nouveau respirable après la suffocation de la saison sèche. Les eaux vertes du Nil avaient enfin recouvert les terres assoiffées, noyé les mares fétides, chassé les miasmes. La vie déferlait avec la crue du grand fleuve et l'Égypte se réjouissait.

– Mère, est-ce que le Dieu pense à moi ?

– N'en doute jamais, assura lâhmès. Amon ne cesse de t'aimer. Tout comme moi !

Elle embrassa avec passion les cheveux sombres de sa fille aînée. Une autre fillette apparut alors dans l'allée, courant à perdre haleine. Elle se planta devant lâhmès et Hatchepsout, ravissante, les joues rouges comme des grenades. Ses yeux de gazelle brillaient d'espièglerie.

– Tiy ! Tiy ! appelait une voix de femme derrière les bosquets. Reviens tout de suite !

La fillette esquissa une vague révérence devant la maîtresse de maison et s'empara de la main d'Hatchepsout.

– Viens, on va se baigner !

Hatchepsout glissa aussitôt des genoux de sa mère. Les deux filles avaient la même taille, le même corps souple et délié, la même énergie pétillante. Mais alors qu'il émanait de Tiy un charme tendre et insolent, l'attitude d'Hatchepsout était volontaire et son regard déterminé.

– On jouera au crocodile ! décida-t-elle.

– Oui ! Et je vais te croquer les mollets ! rigola Tiy en claquant des mâchoires.

Sat-Ré apparut à son tour, essoufflée et confuse.

– Ma Dame, pardonnez à ma fille ! Je... Tiy...

– Laissez, Dame Sat-Ré, les enfants doivent courir et jouer, s'amusa lâhmès. Mais je me sens lasse et vais me retirer pendant l'heure chaude. Veillez sur Hatchepsout.

Sat-Ré suivit sa maîtresse du regard alors qu'elle regagnait la demeure aux façades étincelantes de blancheur qui abritait la famille de Thoutmosis, loin de la cohue de Thèbes.

La nourrice admira la grâce intacte de cette femme qui avait porté deux enfants et conduisait sa maisonnée avec une bonté, une force de caractère et une intelligence peu communes. La petite Hatchepsout avait de quoi tenir.

Hatchepsout ! Par Isis ! Sat-Ré se hâta sur les traces des deux petites filles qui galopaient déjà vers le bassin rectangulaire creusé au centre du jardin. Cette oasis de fraîcheur était bordée d'iris blancs et ses parois de céramique bleue ornées de poissons et de grenouilles.

La nourrice arriva juste à temps pour voir les enfants se jeter à l'eau. Les fillettes s'éclaboussèrent en criant, jouèrent et nagèrent jusqu'à épuisement.

Sat-Ré ne les quitta pas une seconde du regard et les accueillit avec des linges à la sortie de l'eau.

– Il est temps de rentrer vous reposer maintenant, chacune dans son lit.

– Oh, non, Mère, on voudrait faire la sieste ici ! plaida Tiy en montrant des matelas disposés à l'ombre des arbres.

– S'il te plaît, Nourrice, insista Hatchepsout, on sera sages, promis.

Sat-Ré ne savait pas refuser grand-chose à ces enfants bien-aimées. Un soupir souleva sa vaste poitrine.

– Juste aujourd'hui, alors, concéda-t-elle.

Les fillettes se jetèrent à plat ventre sur les coussins.

– Sat-Ré, raconte-nous une histoire, exigea Hatchepsout. Celle du lotus et du papyrus.

– Oh oui ! J'adore ce conte, il est tellement triste, jubila Tiy.

La nourrice s'adossa au tronc gris d'un vieux sycomore et commença à mi-voix :

– Il y a très, très longtemps, un vieux jardinier avait deux filles. Elles étaient si jolies que Pharaon lui-même...

Bien avant la fin du conte, bien avant que ne meurent les jolies jeunes filles et qu'un lotus et un papyrus ne fleurissent sur leurs tombes, les petites dormaient à poings fermés. Dame Sat-Ré lutta vaillamment contre l'engourdissement, s'éventa, se pinça, mais son menton finit par tomber sur sa poitrine et un léger ronflement s'échappa de ses lèvres.

Au même moment, dans un coin du jardin réservé aux légumes et aux herbes aromatiques, un petit garçon à la peau sombre, vêtu d'un pagne déchiré, titubait sous le poids d'une

cruche de terre. Les bras maigres du gamin tremblaient sous l'effort et l'eau jaillissait de la cruche à chaque pas.

Une rude pichenette vint s'abattre sur son crâne.

– Mosé, âne malade ! Tu dois arroser les salades, pas les allées, gronda Kary, un jardinier aux cheveux blancs et au nez crochu.

Il fouetta l'air de sa canne d'osier.

– À la prochaine goutte perdue, tu tâteras de ma badine, menaça-t-il.

Mosé rassembla ses forces et parcourut plusieurs mètres sans encombre. Mais une serpette oubliée lui fut fatale. Il trébucha sur le manche et s'écroula. La cruche se brisa avec fracas et l'eau fut aussitôt bue par le sable brûlant. Kary rugit d'indignation. Mosé rentra sa tête dans ses épaules et se prépara à la rossée. La badine d'osier mordit sa chair, s'abattit encore et encore. Les injures pleuvaient autant que les coups.

– Bon à rien ! Incapable ! Fils de hyène ! Casser une cruche ! Cette fois, je te fais jeter à la rue ! Tu croupiras avec les mouches et les rats !

Quand enfin le vieux jardinier fut fatigué de frapper, il abandonna l'enfant sanglotant et s'en fut chercher le réconfort d'une bière, pestant et épongeant son front ruisselant.

Le soleil brûlait le dos écorché de l'enfant. Mosé rampa à l'ombre d'un arbre et se recroquevilla sous ses branches. Il leva un regard brouillé de larmes vers le feuillage et reconnut un persea à ses feuilles en forme de coeur. L'arbre d'Isis... Le petit garçon joignit ses mains en une prière muette. Bonne déesse, ne laissez pas Kary me chasser, je vous en supplie. Qui voudra de moi maintenant que Père et Mère sont dans l'Autre Monde ? Vous voyez dans mon coeur, vous savez que j'essaye de bien faire ! Le gamin sanglota de plus belle. Un doux froissement d'ailes agita alors les branches au-dessus de sa tête. Une tourterelle s'était posée et lissait d'un bec précis son plumage au gris très doux. L'enfant essuya la morve qui coulait de son nez. À coup sûr, l'oiseau était un messager d'Isis ! La bonne déesse l'avait entendu ! À cet instant, une plume se détacha, tourbillonna et atterrit dans l'allée. Un sourire illumina son visage barbouillé de larmes. La bonne déesse lui offrait une amulette pour le protéger ! Il était sauvé.

– Merci, ô, Grande Isis ! chuchota-t-il.

L'oiseau s'envola. L'enfant se prosterna et, alors, il vit la trace.

Un coup de fouet frappé sur le sable. Un S sinueux qui signait le passage d'un long serpent. Mosé avala sa salive. C'était un très long serpent. Le garçon glissa la plume dans sa ceinture avant même de regarder autour de lui. La trace se faufilait sous des fleurs orange vif au feuillage hérissé d'épines. Mosé ramassa la serpette qui avait causé sa perte et écarta les branches avec prudence. Il se pencha au ras du sol, plissa les yeux et distingua une autre trace sous un bouquet de saules. Posant avec prudence un pied après l'autre, l'enfant suivit la piste du serpent.